

L'après-capitalisme n'est pas pour demain

Dans *Les Mystères de la gauche*, Jean-Claude Michéa est une fois encore l'un des critiques les plus conséquents des ravis de la crèche libérale ou marxiste. Mais lui-même n'échappe pas toujours à l'illusion des lendemains qui chantent.

DAOUD BOUGHEZALA

APRÈS *Le Complexe d'Orphée*, Jean-Claude Michéa gratifie nos amis *degauche* d'un nouvel essai méchamment percutant¹. Qu'est-ce donc que la gauche française ? Une alliance entre socialistes et syndicalistes révolutionnaires d'un côté, bourgeois libéraux progressistes de l'autre, nouée à l'issue de l'affaire Dreyfus contre les nostalgiques de l'Ancien Régime, répond l'auteur. Cet attelage boiteux expliquerait le divorce entre un socialisme foncièrement conservateur et une gauche qui applique le programme révolutionnaire du capitalisme. Allons y voir de plus près.

En vulgarisant la notion orwellienne de *common decency*, le philosophe montpelliérain a érigé la *décence commune* des petites gens en socle moral contre le règne libéral du Droit et du Marché. Mais en associant systématiquement l'éthique du don – donner, recevoir-rendre – à un peuple idéalisé, notre auteur montre qu'il a légèrement perdu le contact avec les couches populaires. Aussi enracinés soient leurs représentants, ils aspirent néanmoins, dans leur grande majorité, à devenir des consommateurs insérés dans la mondialisation. Après des décennies d'immersion dans le grand bain de la publicité et du marketing, on peut même juger obsolète la distinction qu'établit Christopher Lasch entre « *culture de masse* » et « *culture populaire* ». Et le succès passager du slogan sarkozyste « *Travailler plus pour gagner plus* » illustre la mainmise de l'imaginaire quantitatif sur le prolo paupérisé. Bref, entre défendre le



Jean-Claude Michéa

© Hannah Assouline

peuple ou l'idée du peuple, il faut hélas choisir !

Toute une tradition occultée du socialisme « utopique » (Leroux, Fourier, Proudhon) et du syndicalisme révolutionnaire (Sorel) a retrouvé une seconde jeunesse par l'entremise de Michéa. Mais suffit-il pour autant d'actualiser les « *intuitions fondatrices de la critique socialiste originelle* » pour sémanciper de la société de marché ? Même en cas d'abolition brutale de l'ordre économique capitaliste, la fin de toutes les nuisances – sanitaires, psychologiques, culturelles, etc. – de la modernité n'est pas pour demain.

Comme le soulignait le regretté Jaime Semprun, le système de Michéa « *fait commodément disparaître le processus d'aliénation de l'ancien mouvement ouvrier, la formation de la bureaucratie moderne, la soumission au développement technologique [...] et aussi bien les échéances très concrètes qui marquent la disparition de certaines possibilités historiques, qui ne reviendront plus* ». N'est-il pas déjà trop tard pour lancer une insurrection anthropologique ?

Michéa brise l'idole marxiste de la croissance perpétuelle par le « *développement des forces productives* ». S'il souhaite

un « *atterrissage en douceur* » vers une société post-capitaliste où l'échange marchand cèderait le pas au don, il reconnaît deux types de difficultés : démanteler l'État-providence sans casse sociale ; gérer localement les ressources sans risques de pénurie. Que la tentation de Tarnac séduise *théoriquement* une frange du lectorat de Michéa est une chose, que ces individus – dont je suis – abandonnent *concrètement* leur confort pour élever des brebis avec

René Riesel en est une autre. Car le renoncement à la société d'abondance pourrait se passer d'armes et de haine, certainement pas de violence...

Rarement intellectuel aura traqué la bien-pensance libérale de droite (le divin marché) et de gauche (le divin progrès) comme Michéa. Objectons cependant que la conclusion optimiste des *Mystères de la gauche* – « *le monde ne pourra véritablement changer en bien* » que si « *cha-*

cun [...] est disposé, dans sa vie quotidienne, à y mettre un peu du sien » – confine au vœu pieux. Camarade, encore un effort pour ne plus être progressiste ! •

1. Jean-Claude Michéa, *Les Mystères de la gauche. De l'idéal des Lumières au triomphe du capitalisme absolu*, Climats, 2013.
2. Cf. René Riesel et Jaime Semprun, *Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable*, EDN, 2008.

Le travail ne rend pas libre

Dans ces huit textes rassemblés pour la première fois, Jacques Ellul a su décortiquer le mythe de la valeur travail, une controverté communément admise des temps modernes.

JACQUES DE GUILLEBON

« *ARBEIT macht frei* » : de la sinistre inscription à l'entrée du camp, demande Ellul, avons-nous, modernes, retenu quelque chose ? Avons-nous saisi ce qu'elle disait de notre monde, non pas en tant qu'il serait nazi, évidemment, mais en tant que nous communions toujours sur cette question du travail dans l'axe majeur des idéologies totalitaires. Dans huit textes de Jacques Ellul rassemblés par Michel Hourcade, Jean-Pierre Jézéquel et Gérard Paul, tous trois spécialistes de son œuvre, le philosophe-théologien de la technique s'attaque avec violence au Travail comme une idole de l'époque, aux côtés de l'Argent, de l'État et de la Puissance.

L'analyse qu'il en livre est double, à la fois historique et biblique : contrairement à ce que nous croyons, avance-t-il, jamais les sociétés antérieures, depuis les chasseurs-cueilleurs jusqu'au Moyen Âge, n'ont ressemblé à des enfers dans lesquels l'homme aurait travaillé huit ou dix heures par jour, pour amasser ou même pour seulement survivre. Cette aliénation, continue-t-il, nous la devons aux XVIII^e et XIX^e siècles. Le travail est une invention bourgeoise en ceci que chacun devient un travailleur, le patron comme l'employé. Il n'y a plus de caste oisive

aristocratique, chacun participe au *neotium*. Le travail est aussi une invention industrielle où l'ouvrier n'est plus décidément qu'une force de travail, extrait entièrement de toute autre forme de relation sociale et moins que jamais possesseur de ses moyens de production. C'est enfin une invention morale : celle d'un mauvais protestantisme anglais et hollandais, où le travail devient une vertu incontournable.

Marx, otage des mythes capitalistes ?

Or, cela est complètement faux d'après Ellul, et surtout d'un point de vue juif et chrétien – d'un point de vue biblique, en fait. Il en veut pour preuve la sagesse de Qohélet qui prêche ceci : « *Je me suis tourné vers toutes les œuvres qu'avaient faites mes mains, et vers le travail auquel j'avais tant travaillé pour les faire et voici : tout est vanité et poursuite du vent. Il n'y a aucun profit sous le soleil.* » Bien entendu, ni Qohélet ni Ellul ne font l'apologie de la paresse : le travail comme conséquence de la chute, dans le monde biblique, est une contrainte imposée par Dieu à l'homme, qui ne peut donc être mauvaise. Mais Ellul rappelle que la nécessité n'a rien à voir avec la liberté : « *Tout ce que ta main trouve à faire avec la force que tu as, fais-le* », dit encore Qohélet.

C'est-à-dire que, si l'homme est fait pour cultiver la terre, le Jardin, et s'il est bon qu'il s'y occupe, ce n'est pas là pourtant que son être va se réaliser. Il doit y consacrer une partie de ses heures, mais sans prétendre pour autant qu'il y gagnera, car tout est vanité,

et ce n'est pas celui qui sème qui moissonnera. Le dévouement au travail ne trouve son utilité véritable que dans la gratuité, que dans la possibilité du don. C'est dans cette mécompréhension de fond que Marx – dont Ellul est l'un des plus grands spécialistes – s'est laissé prendre à l'idéologie capitaliste, idéologie que son socialisme scientifique croyait pourtant combattre. La révolution communiste représente un échec fondamental car elle ne critique pas l'*ethos* primordial du monde moderne. Cet échec impose d'aller vers la vraie révolution, celle d'un monde vraiment socialiste, c'est-à-dire qui refuse l'économie de la rareté, l'économie de la rivalité pour aller vers la « *non-puissance* » et la convivialité.

« *Mieux vaut du repos plein le creux de la main que de pleines poignées de travail – et de poursuite de vent* » : après l'Ecclésiaste, Ellul se fait le chantre de la véritable décroissance, celle des gens ordinaires d'Orwell et de Michéa, qui réhabilite avant tout l'occupation oisive, la palabre, le travail « *doux* », celui de la maison et de la communauté contre l'*hybris* productiviste libérale. Et de citer cette sordide épithète lue au hasard d'une pierre tombale : « *Le travail fut sa vie.* » Ce n'est pas le PDG de Titan qui dira le contraire. •

► Jacques Ellul, *Pour qui, pour quoi travaillons-nous ?*, La Table Ronde, 2013.

1. Ou *l'Ecclésiaste*, livre de sagesse de l'Ancien Testament, connu notamment pour son « *Vanité des vanités, tout est vanité.* »
2. *l'Ecclésiaste*, II, 11.
3. *l'Ecclésiaste*, IX, 10.
4. *l'Ecclésiaste*, IV, 6.